

REVUE DE PRESSE 2016/15/13

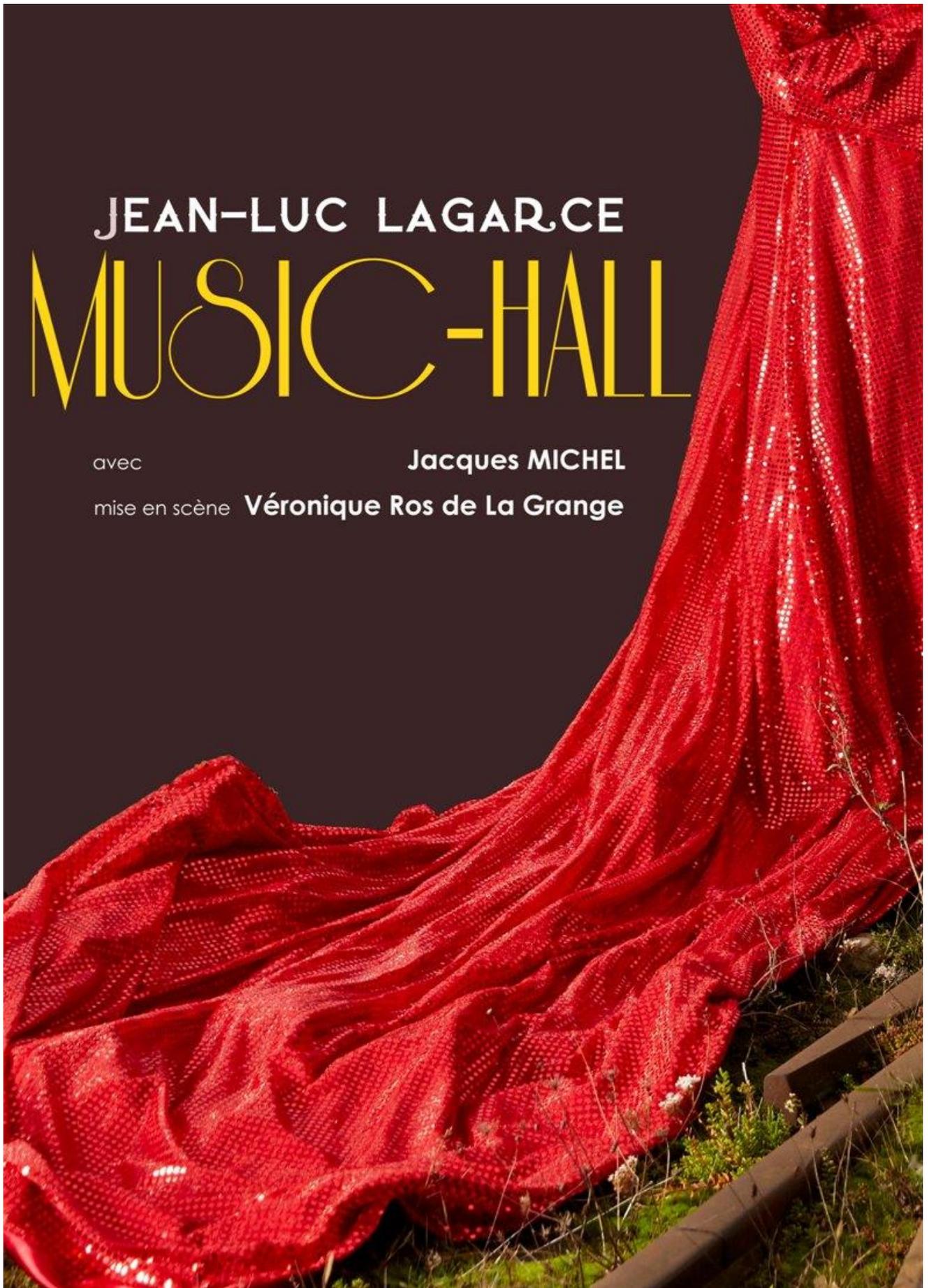
JEAN-LUC LAGARCE

MUSIC-HALL

avec

Jacques MICHEL

mise en scène **Véronique Ros de La Grange**



HYBRIDES & COMPAGNIE

Music hall

de Jean-Luc Lagarce

Mise en scène et adaptation : Véronique Ros de la Grange

Avec : Jacques Michel

Son : Alain Lamarche

Lumière : Danielle Milovic et Nicolas Fauchaux

Scénographie-costume : Véronique Ros de la Grange

Maquillage-coiffure : Arnaud Buchs et Françoise Chaumayrac

Maquilleuse : Constance Haond

Assistant : Cyril Fragnière

Music-hall est publié aux éditions Les Solitaires intempestifs.

Reprise au Théâtre La Reine Blanche à Paris

du 12 janvier au 2 avril 2016

avec le soutien de

La Ville de Genève, Le DIP, La CORODIS, Prohelvétia

Reprise à La Manufacture des Abbesses à Paris

du 22 avril au 13 juin 2015

avec le soutien de

*La Ville de Genève, Le DIP, La CORODIS, Prohelvétia
et La Ville de Paris*

Création au Théâtre LE POCHE-GENEVE

du 13 au 29 septembre 2013

*Co-production : OÙ SOMMES-NOUS- HYBRIDES&COMPAGNIE- Le Poche-Genève
avec le soutien du SIS*

REVUE DE PRESSE 2016

THEATRE DE LA REINE BLANCHE PARIS





Sylviane Bernard-Gresh

Music-hall

De Jean-Luc Lagarce, mise en scène de Véronique Ros de La Grange. Durée: 1h. 21h (jeu., mar., sam.), Théâtre de la Reine-Blanche, 2 bis, passage Ruelle, 18^e, 01 40 05 06 96. (15-20€).

Sur son tabouret, devant un rideau rouge à paillettes, une femme, artiste de music-hall déjà vieillie, raconte des anecdotes sur ses tournées. Souvent sans moyens, dans des lieux pathétiques. Elle reprend dans l'imaginaire son numéro fétiche, entourée de ses deux boys, l'un qui danse, l'autre qui chante. Une chanson de Joséphine Baker revient par bribes. Elle triche avec elle-même sur sa grandeur passée et l'on sent les blessures à fleur de peau. C'est ce qu'interprète très bien Jacques Michel. Le choix du travestissement accentue l'ambiguïté du personnage, le masque qu'elle porte pour cacher

ses échecs. La mise en scène simple de Véronique Ros de la Grange souligne encore cette tragédie intime, dissimulée par un optimisme de façade.

SEMAINE DU 9 AU 15 MARS 2016

La Vie aime: 🍷 pas du tout. 🍷 si vous y tenez. 🍷 un peu. 🍷 beaucoup. 🍷 passionnément.



La Vie aime : beaucoup



Clémentine Koenig

Music-Hall

🍷🍷 **THÉÂTRE** Rouge à lèvres carmin, rang de perles, escarpins brillants, il est assis bien droit sur son tabouret. Il ou elle, d'ailleurs ? « *La fille* », comme la nomme Jean-Luc Lagarce dans le texte, relate ses souvenirs de star travestie de music-hall – railleries, regards goguenards, salles esseulées de « banlieues grises »... Et pourtant, un sacré panache. La metteuse en scène a laissé les trois premiers rangs vides, comme pour mieux nous plonger dans l'imaginaire de cette « presque étoile » déchue. Une scène plus basse, des lumières moins blafardes, auraient peut-être mieux convenu à ce one-man-show intimiste. Mais l'acteur Jacques Michel livre le texte tout en subtilité de Jean-Luc Lagarce avec une infinie délicatesse. Si bien que l'on en perçoit autant le pathétique que l'humour piquant. 🍷 CLÉMENTINE KOENIG

MARS 2016

Jusqu'au 2 avril,

à la Reine Blanche, Paris XVIII^e.

Tél : 01 40 05 06 96.

www.reineblanche.com

Toujours Jean-Luc Lagarce

Music-Hall de Jean-Luc Lagarce ne saurait se présenter sous la forme spectacle de music-hall, car l'auteur se posait d'autres questions. En fait, il s'agit de la déconstruction d'une minuscule troupe de music-hall qui tourne depuis des années dans des salles de plus en plus minables : interrogations sur le rite de la représentation qui doit être immuable — « la fille » qui mène le jeu se présente toujours de la même façon — , sur les compagnons, deux danseurs, qui n'ont pas toujours été les mêmes, sur les aléas du métier, problèmes avec les pompiers, spectateurs de plus en plus rares « l'œil fixé sur ce trou noir où je sais qu'il n'y a personne ». Lagarce ne raconte pas une histoire, mais la fait apparaître par un jeu subtil d'approches, avec toujours sa langue très travaillée, dans laquelle les articles sont rares, les répétitions nombreuses et les expressions courantes magnifiées. Véronique Ros de la Grange a excellemment mis en scène cette pièce, en jouant d'un rideau de scène rouge à paillette sans autre accessoire, en organisant les mouvements de « la fille » sur le tabouret essentiel. Un des boys est assis dans la salle et n'intervient que sur la fin. Jacques Michel joue avec une force contenue « la fille » déjà âgée, qui devait toujours être à la hauteur, assise sur le tabouret en utilisant ses jambes gainées de noir, en ricanant de façon sardonique, mimant et trichant, profitant de sa double identité. A la fin elle se drape dans une cape scintillante et revêt un vaste chapeau rouge à voilette, tout en reprenant le refrain de Joséphine Baker : « ne laisse pas mourir nos rêves. De temps en temps, rappelle-toi ».



LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS Théâtre, Danse, Opéra, Musique, Art contemporain

Music-Hall

Par Ariane Singer

28 JANVIER 2016

Goguenards. Désinvolte. S'il fallait résumer « Music-Hall », la pièce écrite par Jean-Luc Lagarce en 1988, elle tiendrait sans doute dans ces deux adjectifs qui reviennent inlassablement dans le texte. Goguenards sont les spectateurs et les propriétaires des salles qui assistent au spectacle musical de cette « Fille », flanquée de deux *boys*—son mari et son amant. Désinvolte s'efforce de paraître coûte que coûte cette même artiste qui, de petite ville en village, d'année en année, voit fondre le public, et ses propres rêves de grandeur.

Ses deux comparses disparus, elle tient le show à bout de bras, tandis que se succèdent à ses côtés, leurs remplaçants. Pour mettre en scène cette pièce, tragique métaphore du métier d'acteur et plus largement de l'homme vieillissant, Véronique Ros de la Grange a choisi l'épure : un simple tabouret devant un rideau rouge pailleté, qui s'illumine, se fond dans l'ombre, ou se transforme en linceul, au fil de la pièce, allant jusqu'à absorber totalement l'artiste. Elle a surtout choisi un homme, bouleversant Jacques Michel, pour incarner la star déchue. Seul en scène, alors que le texte prévoit trois rôles, il porte magnifiquement ce mélange de fragilité et de ténacité qu'exprime la Fille. Minaudant sur son tabouret dans sa robe noire et ses talons aiguille, les rides creusées, la perruque courte, il dit l'ivresse de jouer, mais aussi les humiliations, et les efforts désespérés pour continuer à donner le change sur scène, alors que l'heure de gloire est passée depuis longtemps. Son interprétation est douce, nostalgique, mais aussi drôle, et elle touche au cœur. Au cours des interludes chantés en play-back, s'élève la voix de Joséphine Baker. « Ne me dis pas que tu m'adores. Embrasse-moi de temps en temps. Un mot d'amour c'est incolore. Mais un baiser c'est éloquent. ». L'embrasser de temps en temps : c'est exactement ce qu'on aurait envie de faire avec ce personnage qui se dévoile ici sans honte. Avec juste ce qu'il faut d'amour et de tremblement.





ACTUALITÉ THÉÂTRE, THÉÂTRE

MUSIC HALL

MOUSSA KOBZILI

16 JANVIER 2016

Une reine à l'humour noir à La Reine Blanche

Music Hall de Jean-Luc Lagarce est peut-être l'une de ses pièces les plus complexes à mettre en scène et à interpréter. Le personnage de La Fille raconte ses aléas et ses humiliations, ses soirées cabaret dans des villes ressemblent les unes aux autres. Elle minaude tout en philosophant accompagnée de ses boys et rêvant d'une autre sorte de gloire. Autant dire que lorsque la compagnie de la metteuse en scène Véronique Ros de la Grange, Hybrides et compagnie, et la compagnie suisse, Où sommes nous, s'associent et décident de faire jouer la fille par un homme, Jacques Michel, on pourrait se dire que les difficultés risquent d'augmenter !

Mais voilà, force est de constater que c'est une excellente idée ! Sur le plateau, les boys ont fui et Jacques Michel seul en scène reprend donc le rôle de La Fille, reine déchue du Music-Hall... Et il le reprend de la plus belle manière qu'il soit avec un immense talent et du panache à revendre ! Il porte à merveille robes et maquillage pour se glisser dans la peau pailletée de cette femme fatale. Il s'empare des mots ciselés de Lagarce avec une extrême délicatesse et dompte les silences pour restituer l'absurdité du personnage entre décadence et fierté. Il manie l'humour noir et l'autodérision comme un équilibriste du verbe. Jacques Michel nous hypnotise totalement et défend si bien son personnage qu'on ne peut que l'aimer au final tout autant que la fille aime son inséparable tabouret !

La mise en scène très juste de Véronique Ros de la Grange entre économie du geste et mise en lumière subtile enrobe l'ensemble précieusement. C'est du grand art ! Alors courez-y car vous risquez de manquer l'un de seuls en scène les plus extraordinaires du moment.

Vous êtes prévenus !

Music hall De Jean-Luc Lagarce

Mise en scène et adaptation : Véronique Ros de la Grange

Avec : Jacques Michel

Son : Alain Lamarche Lumière : Danielle Milovic / Scénographie-costume : Véronique Ros de la Grange / Maquillage-coiffure : Arnaud Buchs et Françoise Chaumayrac / Assistant : Cyril Fragnière

Du 12 janvier au 2 avril 2016 à 21h



"Music-Hall au Théâtre Reine Blanche

20 JANVIER 2016

Impressionnant et savoureux spectacle !

C'est la deuxième fois que je le vois, après la Manufacture des Abbesses au printemps dernier, c'est au théâtre La Reine Blanche cette fois-ci. Avec toute sa fraîcheur, ses effets et sa force dramatique. Un plaisir de retrouvailles et de nouvelles sensations.

Au fond, un grand rideau rouge avec des paillettes. Au milieu du plateau, un tabouret. Sur le tabouret, il y a la « Fille ». La « fille » ? C'est cette belle et pathétique femme, jouée par Jacques Michel, en quête d'une folle et vaine identité d'artiste de music-hall. Pas d'histoire dans cette pièce hormis la sienne, faite de salles minables en illusions d'espoirs.

Un texte fort au parlé si particulier de Jean-Luc Lagarce, ponctué par les répétitions et les ruptures de phrases, rythmé par une forme de prose proche du récitatif.

La mise en scène de Véronique Ros de la Grange centre toute l'attention du public sur les affres du personnage, ses joies passées, ses espérances impossibles, ses souvenirs meurtris et sa tangible solitude. Le choix de faire interpréter "la fille" par un homme, sans confusion transgenre, apporte un décalage habile permettant d'investir le texte pleinement, faisant ressortir son intensité et son univers quasi onirique.

L'étonnante bande sonore d'Alain Lamarche accompagne adroitement les émotions de la « Fille » et la mise en lumière de Danielle Milovic sert la scénographie avec efficacité et délicatesse.

Jacques Michel joue la « Fille ». Il nous captive et nous emporte avec une puissance, une sensualité, une tendresse presque et une maîtrise de haut talent. Un grand comédien pour un beau personnage. Il nous tient en haleine tout le long de ce récit fluide aux allures de poème. Nous sommes comme sur un nuage, portés par sa présence et le souffle musical d'une chanson « arrangée » de Joséphine Baker. Les nombreuses émotions ressenties couvrent une palette qui va de l'autodérision jusqu'à la souffrance, en passant par l'humour grinçant de ce splendide personnage. La justesse et la sincérité du comédien sont saisissantes.

Ce spectacle est un petit bijou qui restitue toute la force et le charme poétique de l'univers de Lagarce. Il s'en dégage une surprenante et mélancolique sensualité. Incontournable rendez-vous de la saison.

Jusqu'au 2 avril 2016 à 21h00 au théâtre La Reine Blanche, 2 bis passage Ruelle, Paris (18ème) - 01.40.05.06.96 - www.reineblanche.com

En attendant Nadeau

journal de la littérature, des idées et des arts

Seuls en scène

par Monique Le Roux

MARS 2016

La pratique de la performance solitaire n'est en rien nouvelle ; ces dernières décennies, elle s'est souvent associée à une écriture théâtrale fondée sur le monologue. Peut-être augmente-t-elle avec la baisse actuelle des moyens financiers. Elle permet des spectacles légers, convenant à des espaces limités, facilement transportables en tournée, aisément repris, puisque tributaires de la disponibilité d'un seul interprète, même par ailleurs très sollicité. Surtout elle correspond à un goût des acteurs, à une attente des spectateurs, parfois à un intérêt des metteurs en scène pour l'adaptation de récits à la première personne.

Elle contribue à la vitalité de ces petits lieux qui participent à la richesse de la vie théâtrale. Ainsi dans le dix-huitième arrondissement de Paris, la Reine Blanche retrouve une nouvelle vie grâce à une nouvelle direction. Entre autres activités, Cécile Ladjali, en partenariat avec Actes Sud, organise chaque mois une rencontre littéraire. **Et jusqu'au 2 avril, Jacques Michel se retrouve dans la solitude de « la Dame sur son tabouret », unique interprète de *Music-hall* de Jean-Luc Lagarce, adapté et mis en scène par Véronique Ros de la Grange : reprise du magnifique spectacle présenté l'an dernier à la Manufacture des Abbesses.**

(...)



Music-hall (jusqu'au 2 avril)

le 02/02/2016 au théâtre La Reine Blanche, 2bis Passage de la Ruelle 75018 Paris (les mardis 2, 9, 16 et 23/02, 1, 8, 15, 22/03, les jeudis 25/02, 10, 17/03, les samedis 12 et 19/03, puis du 22 au 26 et du 29 au 31/03, plus les 1 et 2/04)

Mise en scène de Véronique Ros de la Grange avec Jacques Michel écrit par Jean-Luc Lagarce

Difficile d'expliquer en quelques mots cet étrange spectacle à l'atmosphère calfeutrée ! Entouré de rideaux rouges à paillettes, le comédien Jacques Michel incarne une ancienne star de music-hall (d'où le titre d'ailleurs) avec beaucoup d'habileté et de délicatesse. Entre les postures, la voix, les intonations et les déplacements très travaillés, tout semble fait pour donner l'illusion de retrouver cette femme qui attend désespérément que le public vienne, reste et applaudisse son show et celui de ces "boys".

Triste constat d'une comédienne/chanteuse déchue ! Ce parcours nous est conté comme une succession de souvenirs, d'anecdotes tantôt amusantes, tantôt consternantes, mais toujours avec le recul qu'offre les années passées. Cet artiste caméléon nous propose un spectacle où le jeu et le texte se combinent parfaitement pour donner lieu à un show maîtrisé au millimètre près. Comme de l'orfèvrerie, les mots sont susurrés, parlés, décortiqués pour en donner le juste sens. Pas évident de rester accrocher à un texte lorsque l'on assiste à un monologue ou, si vous préférez, soliloque. Pas de problème ici, Jacques Michel nous propose un éventail d'interprétation aussi large que variée sans pour autant devenir clownesque. La mise en scène est visible mais ce n'est pas forcément gênant car l'on entre dans le jeu de cette ancienne star qui pose, sourit et charme (du moins essaye !). En bref, le texte est juste et fort, le comédien plein de ressources et la mise en scène efficace. Que demander de plus ?

M.M

Music-hall (Critique)

Par Rémy Batteault

JEUDI 4 FÉVRIER 2016

Nouvelle vision (réussie) pour ce monologue poignant, portée par le comédien Jacques Michel.



Auteur : Jean-Luc Lagarce

Mise en scène Véronique Ros de la Grange

Avec Jacques Michel

Music-hall c'est une histoire sans histoire. Un numéro. La Fille, ancienne star de Music-hall se raconte, seule sur son tabouret, devant un rideau rouge « à paillettes », possible linceul étoilé, trace d'une splendeur passée. Elle se lance dans sa chute gracieuse et élégante avec la beauté qu'il faut pour combattre et supporter la violence et la tristesse de la fin des choses. La Fille fera mine, habile à faire des mines, trichera jusqu'aux limites de tricherie. Parler pour ne pas disparaître, se soustraire à la mort, l'esquiver, dire à l'infini pour ne pas mourir. Et Joséphine Baker pour nous accompagner dans ce voyage vers l'effacement. *Ne laisse pas mourir nos rêves...De temps en temps, rappelle toi...*

Notre avis : Jean-Luc Lagarce est parti bien trop tôt, emporté par le Sida. Fort heureusement son œuvre théâtrale lui survit et s'impose de plus en plus. Xavier Dolan n'a-t-il pas choisi pour son prochain film d'adapter : *Juste la fin du monde* ? Ce *Music-hall*, monologue terrible et fascinant, a connu diverses mises en scène. Sous les yeux et la houlette de Véronique Ros de la Grange, c'est un homme qui interprète « la fille », celle qui se rêvait vedette et ne connut aucun triomphe, celle qui s'enorgueillit de divertir des salles peu remplies, sur scène aux côtés de son mari puis de ses amants avec pour compagnon l'indéfectible tabouret. Un monologue drôle et noir, mis en perspective par la chanson « De temps en temps » interprétée par Joséphine Baker. Cet air ponctue le spectacle, utilisé – de manière un peu trop systématique, disons-le – tantôt de manière déstructurée, accélérée, en extraits mimés par le comédien... Dans ce décor tragique, où les paillettes rouges illustrent violemment cette vie complexe dont on finit par se revêtir, les paroles résonnent, dérangent, intriguent. Talent de Jacques Michel que de livrer avec fougue et intensité ces confidences, talent des collaborateurs du spectacle qui plongent le spectateur dans une ambiance feutrée où la cruauté, un désespoir poli et une mélancolie sans fond rôdent.

REVUE DE PRESSE 2015

LA MANUFACTURE DES ABBESSES PARIS



LUNDI 1^{ER} JUIN 2015

Culture & Savoirs

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



Joël Lumien

À l'orée d'un présent-futur qui ne peut signifier que l'antichambre de la mort attendue.

Véronique Ros de la Grange met en scène *Music-Hall*, pièce de Jean-Luc Lagarce créée en 1988, avec Hélène Surgère dans le rôle de la femme seule juchée sur un tabouret, supposée ressasser sa splendeur défunte devant un rideau rouge (1). Fanny Ardant, entre autres, s'y est plus tard attaquée. Cette fois, c'est un homme, Jacques Michel, dûment perruqué, maquillé, en robe et bas noirs, croisant les jambes à point nommé, qui donne corps, au nom de l'art, à ce lancinant discours sur des fastes illusoire abolis, quand la misère est là, dans d'obscures salles des fêtes à peine fréquentées par des « ploucs » obtus, irrémédiablement fermés à toute forme de sensibilité. Ce monologue, pur chef-d'œuvre, par chaque mot ciselé serti dans des silences entendus, n'est pas sans rappeler l'esprit de *Ginger et Fred*, ce film de Fellini, antérieur de deux ans à *Music-Hall*, où l'on voyait Marcello Mastroianni et Giulietta Masina

lancés à la télévision sur les traces lasses d'un duo de danseurs jadis glorieux.

Ce thème rebattu de l'usure de l'âme et du corps dans la montre de soi, Lagarce le pousse au bas de l'échelle dans ses retranchements les plus concrets, jusque dans les infimes mesquineries campagnardes d'une France qu'on dirait d'après-guerre, en des

villages loin de tout, hermétiques à ce que la « fille » en jeu, désertée par un mari en fuite et des partenaires amants successifs, s'acharne à décrire sous l'aspect d'un naufrage assumé en toute dignité, à l'orée d'un présent-futur qui ne peut être que l'antichambre de la mort attendue. Ce soliloque se joue les yeux dans les yeux du public, chaque spectateur se sentant élu du regard. Il est clair que l'étrange intensité de la présence de Jacques Michel, qui ne surjoue pas la féminité mais l'assume comme allant de soi, dote la représentation d'une peu commune vertu d'émotion subtilement mise à distance, offrant ainsi le drame intérieur à l'étalage avec la précision d'un écorché pratiqué à même la peau. Ce travail de scène mené avec autant d'intelligence sur une petite forme débouche sur du grand art. Ce *Music-Hall* mérite haut la main de rencontrer ses amateurs, quand bien même abonde à Paris l'offre de spectacles en tous genres, mieux gratifiés sur le marché publicitaire. ●

La dame sur son tabouret

PAR MONIQUE LE ROUX

Depuis sa mort il y a vingt ans, Jean-Luc Lagarce bénéficie d'une exceptionnelle audience internationale, qui contraste avec une lente et difficile reconnaissance de son vivant. Sa pièce *Juste la fin du monde* est inscrite au répertoire de la Comédie-Française ; elle va être adaptée au cinéma par Xavier Dolan. Mais c'est dans un petit théâtre, la *Manufacture des Abbesses*, qu'est actuellement représenté un magnifique spectacle, à partir d'une nouvelle version scénique de *Music-hall*, mis en scène par Véronique Ros de la Grange, avec Jacques Michel.

Le choix de transformer la pièce en monologue correspond à un projet indissociable de la distribution, de la longue collaboration entre Véronique Ros de la Grange et Jacques Michel. L'interprète, riche de presque cinquante ans de parcours théâtral, apporte une dimension autobiographique autre que celle mise par Jean-Luc Lagarce dans son évocation de tournées calamiteuses, de « *salles des fêtes de la banlieue grise* » ; il puise dans sa propre expérience du vieillissement. Mais lui s'adresse à un public présent, fasciné par l'exploit d'un travestissement étranger à toute parodie de la féminité. Il joue dans une troublante proximité, favorisée par les petites dimensions de la salle et la réduction du plateau à un étroit espace scénique, grâce à un grand rideau pailleté rouge, changeant selon les lumières (Danielle Milovic). Il quitte parfois le tabouret pour amorcer des pas de danse sur la musique (Alain Lamarche) retravaillée tout au long du spectacle, à partir de la seule chanson de Joséphine Baker ; il en mime quelques paroles en play-back : « *Ne me dis pas que tu m'adores / Mais pense à moi de temps en temps* ». Il finit par disparaître côté jardin, comme enseveli dans la matière même du rideau, effacé sous une voilette.

L'atmosphère du music-hall est ainsi juste suggérée ; Jacques Michel met tout entier son grand art au service d'une écriture, de ses répétitions et de ses variations, de ses ruptures de ton, de sa pratique très reconnaissable de l'épanorthose. Il goûte, avec une jubilation manifeste, les mots préférés de La Fille : « *for intérieur* », « *prétexte fallacieux* », « *faire mine* ». Il met à distance ses expressions favorites : « *Qui peut le plus peut le moins* », « *Oh la la au point où nous en sommes* ». Il passe, en un instant, de la nostalgie des grands voyages sur les paquebots à la diatribe contre les techniciens « *goguenards* », « *les crapules autochtones* ». Il sait jouer des divers sourires commentés, avec complaisance, par celle qui feint de se rappeler la présence à ses côtés, comme partenaires, de son mari – ou tout comme – et de son amant. Il préserve dans le spectacle un véritable humour, celui de Jean-Luc Lagarce dans ses journaux (3), celui du comédien dans un rôle si inattendu pour lui. Il fait entendre, avec une rare intensité, ce texte dont Hélène Surgère disait : « *Les dernières pages sont l'une des plus belles choses écrites sur le théâtre* » (4). 

1. Jean-Luc Lagarce, *Music-hall*, Les Solitaires intempestifs, 2001 ; in *Théâtre III*, Les Solitaires intempestifs, 2007.
2. Jean-Luc Lagarce, *Trois récits*, Les Solitaires intempestifs, 2001.
3. Jean-Luc Lagarce, *Journal I (1977-1990)*, *Journal II (1990-1995)*, Les Solitaires intempestifs, 2007, 2008.
4. Jean-Pierre Thibaudat, *Le Roman de Jean-Luc Lagarce*, Les Solitaires intempestifs, 2007.

JEAN-LUC LAGARCE

MUSIC-HALL

Mise en scène de Véronique Ros de la Grange

Manufacture des Abbesses

Jusqu'au 13 juin



© Marc Vanappe/igen

retraite, devenue une dame rangée, qui se souviendrait particulièrement d'un numéro. C'est un grand acteur suisse, Jacques Michel, qui interprète le rôle de La Fille, celle qui, d'entrée, prend la parole et se confond, avant même la fin du premier tableau, avec la créature d'abord évoquée à la troisième personne, par une mise à distance du passé et du personnage incarné.

Depuis sa création en 1989, dans une mise en scène de l'auteur, la pièce est, parmi les œuvres de Jean-luc Lagarce, l'une des plus représentées ; elle l'est actuellement à Porto et à New York. Au Festival d'Avignon 2001, François Berreur, indissociable compagnon d'une aventure théâtrale qui se prolonge avec la maison d'édition Les Solitaires intempestifs, l'avait montée, accompagnée de deux récits : *Le Bain*, *Le Voyage à La Haye* (2). Sous le titre *Le Rêve de la veille*, il avait relié les trois textes par la chanson de Joséphine Baker, à l'origine du premier, *De temps en temps*, et le choix d'un même interprète. Hervé Pierre réussissait une véritable performance dans le passage de l'un à l'autre ; il est probablement le premier homme à avoir joué La Fille, en travesti doté d'une forte poitrine sous une robe de soirée bleue, comme une citation du costume porté par la grande Hélène Surgère, créatrice du rôle, accompagné d'un duo de boys. Ces deux per-

sonnages ont disparu de la version scénique conçue par Véronique Ros de la Grange, qui transpose partiellement leurs répliques dans le reste du texte, et supprime ainsi la drôlerie propre à leurs réparties, à leurs échanges avec la protagoniste. Le personnage ne fait plus partie d'un trio qui, une dernière fois, attend vainement le public. Les boys définitivement absents, il soliloque dans la « *souvenance* » du passé : « *n'ai pas le souvenir qu'on puisse dire souvenance* » et fait entendre plus encore les accents parfois beckettien du texte.

Ce pourrait être une femme d'un certain âge, encore très coquette, avec son élégante robe noire, ses escarpins à hauts talons, ses rangs de perles et ses boucles d'oreille discrètes, son maquillage soigné, les mèches de sa perruque brune, ses ongles vernis (dus à Arnaud Buchs). Elle serait assise sur un haut tabouret, les jambes croisées. Elle regarderait longuement en silence devant elle, l'émotion dans les yeux et sur les lèvres, avant de prononcer les premiers mots : « *La Fille, elle venait comme ça du fond / là-bas, elle entrait / elle marchait lentement / du fond de la scène vers le public / et elle s'asseyait* » (1). Ce pourrait être une spectatrice prête à faire le récit de ses souvenirs ou la tenancière d'un cabaret à la

JACQUES MICHEL
FAIT ENTENDRE CE TEXTE
AVEC UNE RARE INTENSITÉ

Le Monde.fr

Music-Hall de Jean-Luc Lagarce – Mise en scène Véronique Ros de la Grange

Avec Jacques Michel

à La Manufacture des Abbesses – Du 22 avril au 13 juin 2015

Publié le [25 avril 2015](#) par [theatreauvent](#)

Le plaisir comme organe au théâtre ! Il est évident que Jean-Luc LAGARCE a mis beaucoup de lui-même dans le soliloque de cette vieille actrice qui n'a pour d'autre interlocuteur que le fond d'une salle de théâtre « vide ».

Cauchemar ou rêve d'une artiste qui s'imagine toujours assise sur un tabouret face au public. La scène n'est pourtant pas une page blanche. Mais l'écrivain sait qu'en levant son stylo, il commence à jouer. Il descend sur la page de la même façon que l'artiste entre en scène.

L'artiste de la pièce Music-hall n'a qu'un rôle à jour, le sien. C'est le rôle de sa vie en somme, c'est celui de toute sa vie. Alors, elle la raconte comme elle fouillerait son propre corps, toutes les poches de sa mémoire.

Elle se brûlerait la cervelle plutôt que de ne pas jouer, elle a dans la peau tous ses partenaires réels ou imaginaires, elle a dans la peau un vieux tabouret qui la suit partout comme un chien. L'écriture de Jean Luc LAGARCE vibre comme ce tabouret miracle prodigieux, elle trouve le papier, vive et contemplative à la fois.

Elle connaît le plaisir surtout. Le bonheur de s'exhiber, c'est quelque part le bonheur de la découverte de soi. Sur scène, un acteur chasse son identité pour devenir un ou une autre. Il se transforme qu'il le veuille ou non.

C'est peut-être cette idée de transformation qui a conduit la metteuse en scène Véronique ROS DE LA GRANGE à faire interpréter cette artiste par un comédien.

Avec Jacques MICHEL, nous pénétrons dans l'intimité de ce personnage de façon saisissante. Cette femme parle à la fois au-dedans et au dehors, pour aboutir à une sorte de fusion existentielle entre rêve et réalité car sur scène rien n'est impossible.

Le sentiment de réalité cruel, elle le manifeste physiquement, verbalement, mais elle tient le cap portée par une chanson de Joséphine BAKER « De temps en temps » sorte d'écrin enchanté de sa vie d'artiste.

Sous les traits de Jacques Michel, l'actrice hors temps, est toujours en piste, elle brûle les planches, elle fait penser à ces déesses indiennes à plusieurs bras qui embrassent l'invisible.

C'est un bouleversant manifeste de création qui éperonne le désir des comédiens quoiqu'il arrive. Jacques MICHEL ne surjoue pas, il joue et c'est ce bonheur de jouer comme cette vieille actrice qui intrigue le spectateur tant il est vrai que la créature interprétée par Jacques MICHEL, remarquable, a du panache. Bien que cabotine et sûrement insupportable, la vieille actrice laisse perler son âme en peine sous son fard, elle nous émeut.

Paris, le 25 Avril 2015

Evelyne Trân

MUSIC-HALL PARISCOPE

SEUL(E)-EN-SCÈNE

Dans une écriture empreinte de poésie et de tendresse, Jean-Luc Lagarce signe une déclaration d'amour, celle de l'artiste pour son métier. Il y a ceux qui sont en haut et ceux qui sont en bas. Ici, la « vedette » n'est pas au mieux. Elle tourne dans « des banlieues grises et des campagnes hostiles ». La metteuse en scène Véronique Ros de la Grange pose immédiatement « la Fille » au centre du plateau, assise sur son tabouret devant un grand rideau rouge à paillettes. Elle ne va pas chanter, mais nous raconter ses entrées sur scène, souvent « lentes et désinvoltes », qui varient selon les salles, ses problèmes avec la sono, les « enchaînements imbéciles des déconvenues », ses boys qui finissent toujours par la quitter pour trouver « un métier plus lucratif, moins désespérant ». Vêtue d'une simple robe noire sans fioriture, des accroche-cœurs ornant ses cheveux de jais, le maquillage sans outrance, la Fille a encore de la tenue, voire du charme, malgré les heures de vols. Entrecoupant son récit, parfois, la chanteuse fredonne. Toujours la même ritournelle de Joséphine Baker: « Ne me dis pas que tu m'adores, mais pense à moi de temps en temps. » Elle est tour à tour lumineuse, séduisante, désespérante, cocasse. Dans cette version, le personnage est interprété par un homme, Jacques Michel. Sublime et pathétique, drôle et émouvant, son jeu est d'une extrême finesse. Bien sûr, on songe de suite au monde interlope de certains cabarets, au travestissement, au film « Victor, Victoria » de Blake Edwards. Comme rien n'est exagéré, caricaturé, mais incarné avec sincérité, on reste troublé. Fille ou garçon, qu'importe, ils ont la même raison d'être : vivre sous ce halo fragile du projecteur, sur le devant de la scène, même la plus minable. Véronique Ros de la Grange compose une mise en scène précise et délicate, une scénographie brillant des mille feux des paillettes, du rouge et du clinquant. Bravo ! ●

Marie-Céline Nivière

► **Manufacture des Abbesses**

12 • Pariscope • semaine du 20 au 26 mai



A l'ombre des projecteurs



“ La Fille ” poursuit comme chaque soir depuis quelques décennies sa tournée de ville en ville, dans des lieux de music-hall plus ou moins ringards ou mal équipés. Elle raconte son histoire, entre représentations et rencontres, ses relations avec ses deux boys, dont l’un fut son mari, l’autre son amant, son rapport au public parfois clairsemé, ses petites joies, ses rêves et ses humiliations face aux “goguenards “ croisés dans ses pérégrinations quotidiennes et artistiques locales. Mais surtout à travers ses évocations, elle atteste un amour pour la scène dont elle ne peut se passer, tour à tour révoltée ou affabulatrice. Cette pièce, a été écrite en 1988, par Jean-Luc Lagarce, l’un des dramaturges majeurs du théâtre contemporain, décédé du sida le 30 septembre 1995 à Paris à l’âge de 38 ans. Elle témoigne de son amour du théâtre et son empathie avec ses interprètes, dans une écriture qui atteste d’une pensée toujours en mouvement entre narration et monologue. Souvent représentée par différents metteurs en scène de François Rancillac à Lambert Wilson, elle connaît une nouvelle version avec cette mise en scène de Véronique Ros de la Grange, fondatrice de la Hybrides&Compagnie, qui a déjà côtoyé cette pièce au TNS en 1999. Outre l’articulation cohérente des différentes séquences et enchaînement de leur rythmes, elle a eut l’excellente idée de confier le rôle de la fille à un comédien, comme le fut l’excellent Hervé Pierre dans la mise en scène de François Berreur. Mais pas n’importe lequel. Dans un décor de rideau rouge et paillettes, vêtu d’une petite robe noire sous une perruque en accroches cœur plaqués, avec collier de perles et hauts talons, Jacques Michel, interprète rencontré auprès de Martinelli, Langhoff ou Laurence Calame, exprime ici avec grand talent et subtilité les différentes facettes de cette femme plongée dans sa solitude. Avec pour seul accessoire de jeu emblématique un tabouret noir sur lequel, jambes croisées ou jointes, elle livre ses souvenirs et ses états d’âme. En portant les traces du temps écoulé, le comédien livre les différentes strates d’une condition humaine ouverte, au delà des considérations de genre, sur des abîmes existentiels et identitaires. Tour à tour, provocant sans excès parodique, espiègle, mutin, contestataire, mensonger ou bouleversant, en laissant apparaître les blessures, les joies et les désarrois intérieurs. En convoquant ses partenaires disparus par l’imaginaire, maniant l’humour et la dérision comme auto-défense, ou chantant un succès de Joséphine Baker *De temps en temps*, il (elle) traduit avec légèreté un immense vide dans lequel il faut puiser des raisons de vivre. A la fois drôle et émouvant un spectacle qui par sa réussite touche au cœur.

Music-hall est publié comme les autres pièces de Jean-Luc Lagarce aux éditions Les Solitaires intempestifs.

Music-Hall de Jean-Luc Lagarce, mise en scène Véronique Ros de la Grange, avec Jacques Michel, lumière Danielle Milovic, son Alain Lamarche, maquillage/coiffure Arnaud Buchs. Durée : 1heure 10.

La Manufacture des Abbesses Paris jusqu’au 13 juin 2015.

DU 25 AU 31 MAI 2015

ANOUS PARIS

Myriem Hajoui

692

théâtre

“Music-hall”



Surpris, vous risquez de l'être si vous ne connaissez pas encore ce monologue crépusculaire troussé par Jean-Luc Lagarce en 1989. Music-Hall est d'abord une histoire sans histoire, disons un numéro. Sous les feux de la rampe ? Quelqu'un qui n'a pas de nom, une identité flottante réduite à deux mots "La Fille". Seule, perchée sur son tabouret devant un grand rideau rouge à paillettes, elle se remet à rêver, à jouer, évoquant sa gloire passée dans le music-hall. Une plongée intérieure pour échapper au silence, à l'oubli. En vérité, "La Fille" aux jambes gainées de noir est incarnée par un homme. Pas un travesti parodique et clownesque, non, un artiste de cabaret transformiste à la lascivité grave, évoquant l'ombre portée de Fassbinder. Ecrit au couteau, ce soliloque vertigineux ressuscite la réalité d'une profession sous l'emprise d'un réel cruel, portée par la force secrète d'un rêve qui peut se ternir. Reste alors la solitude et la saveur cruelle de la souvenance : le désert des salles de province, les hôtels miteux et ses Boys. Où sont-ils ? Disparus avec sa splendeur déchue, l'un mari, l'autre amant. D'une belle radicalité dans sa facture, la mise en scène de Véronique Ros de la Grange passe notamment par une scénographie frontale. Un parti pris risqué mais qui offre à Jacques Michel de donner sa pleine mesure : entre sarcasme et tendresse, le comédien fait vibrer l'ombre des mots de Lagarce et touche au plus intime. Véritable psalmodie, la chanson de Joséphine Baker « *Ne me dis pas que tu m'adores mais pense à moi de temps en temps* » hante et prolonge cette atmosphère irréelle. Mutant, blême, obsédé et obsédant, ce cabaret intimiste nous happe dans une prose d'une densité rare, un tissu de phrases épais comme un lourd pan de velours... dans lequel Jacques Michel finira par se fondre totalement, comme effacé, englouti. Tout y est magnifiquement dit. _M.H.

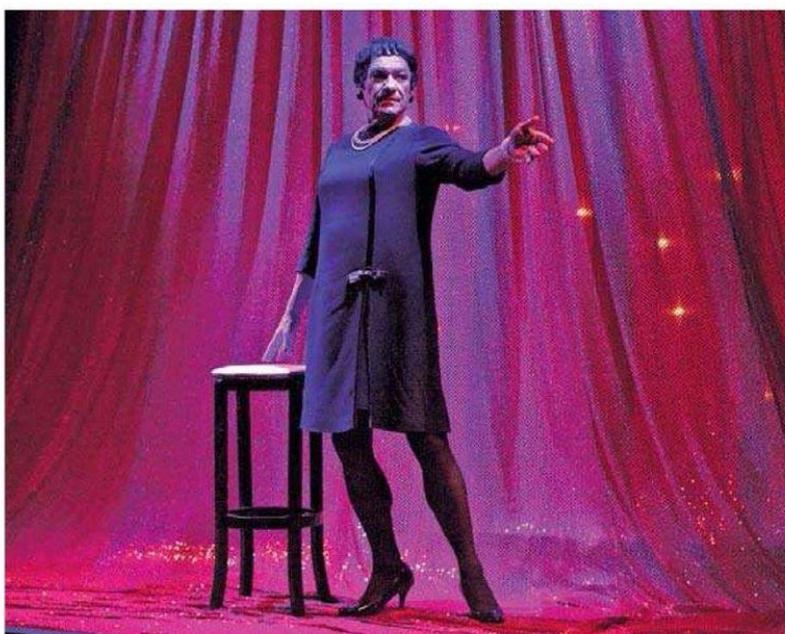


Photo Marc Vanappelgem

Jusqu'au 13 juin, du mercredi au samedi à 19 h à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, 18^e, M^o Abbesses. Places à 13 € et 24 €. Tél. : 01 42 33 42 03.

Onirique, drolatique et déchirante version d'un Lagarce souvent vu...

26 AVRIL, 2015 / par [Thomas Baudeau](#) / dans [Comédies dramatiques](#), [Critiques](#), [Théâtre contemporain](#)

Mais rarement comme à la **Manufacture des Abbesses** !

On ne compte plus ces derniers temps les mises en scène, pas toujours inspirées, de la pièce que **Jean-Luc Lagarce** signa en 1988. Jeunes compagnies (incroyablement friandes de l'auteur) ou têtes d'affiche (à l'image de Fanny Ardant que dirigea Lambert Wilson) pénètrent en effet régulièrement son "Music-Hall", partition poétique, belle, âpre, mélancolique, amusante également (on l'oublie parfois), sur une certaine réalité de la vie d'artiste qu'il convient d'habiter avec grâce et profondeur. **Jacques Michel**, pour sa part, s'avère bouleversant d'humanité, de vérité, dans son incarnation très personnelle de "la fille", remarquablement guidé par **Véronique Ros de la Grange** qui restitue toute la richesse, toutes les couleurs de l'oeuvre dont elle fait un spectacle puissant, poignant, enthousiasmant.



Une artiste de cabaret se raconte. Probablement au soir d'une carrière sans gloire. Des souvenirs en boucle enjolivant d'abord la réalité, avant de l'admettre pleinement. Son numéro de play back modestement chorégraphié. Deux boys qui l'accompagnent. l'un mari, l'autre amant. Des tournées, au fil des ans, de moins en moins internationales (l'ont-elles été un jour ?). Désormais rurales. Matériel et décors réduits au strict minimum. Un projecteur, un tabouret haut (précieux, essentiel, ce tabouret...). Des salles de plus en plus polyvalentes. Mais à chaque fois le souci d'une représentation impeccable. Public difficile. Quand il daigne se déplacer. "Je sais qu'il n'y a personne", dit-elle. Mais le besoin de brûler les planches. Sa raison d'être. Devant cet auditoire virtuel, elle se remet à jouer. Pour elle. A rêver. Avec nous. Un cri d'amour ? Un appel au secours ? Un chant du cygne imaginaire ? Un au revoir ? Des adieux ? Sans doute un peu tout ça...

Déroulant son histoire devant un rideau rouge pailleté dans lequel il finira par se fondre totalement (comme happé, effacé... Magnifique instant !), en travesti dont la crédibilité ne prête pas une seconde à discussion (parce que d'une sincérité irréprochable, sobre, jamais clownesque), composant un personnage singulier, à mi-chemin entre Betty Boop, Edith Piaf et Simone Signoret, Jacques Michel est fabuleux. Parce qu'il possède entre autres la maturité, le vécu qui fit défaut à tant d'autres. Complexe et limpide. Regard tour à tour pétillant, malicieux, rêveur ou embué d'une émotion difficilement contenue lorsque Joséphine Baker et sa chanson "De Temps en Temps" (le fameux play back) reviennent résonner à ses oreilles. Morceau à peine reconnaissable ou audible, déformé, fragmenté, nous parvenant en écho, comme dans un songe ouaté (travail sonore envoûtant appuyé par des éclairages léchés). A ses côtés on quitte alors le récit pour se perdre à nouveau dans les méandres de son esprit chantant, dansant, errant qui nous avaient accueillis (et cueillis !) en début de représentation...Bravo !

A ne surtout pas manquer.

24 AVRIL 2015

CATHIA ENGELBACH

Music hall de Jean Luc Lagarce

Mise en scène Véronique Ros de la Grange
Avec Jacques Michel

La Fille, et « rien d'autre »



Il y a « la Fille », ce qu'elle était, ce qu'elle avait. Son pas de côté vers l'absence et la dépossession. Les autres, ses deux « boys », sont réduits à des ombres, comme des prolongements d'elle-même. Les autres, qu'elle appelle « goguenards » en pinçant les lèvres, s'en tiennent à son soliloque. La Fille converse toute seule dans « un lieu où cela se passe », l'enceinte spectrale d'un music-hall. Elle sourit et chante un peu, croise les jambes, les décroise parfois, ne s'éloigne jamais bien longtemps de son tabouret. Elle perd et trouve une histoire d'avant, peut-être la sienne, qu'elle répète inlassablement.

Elle est déjà assise dans sa robe noire et ses talons hauts. Elle est sans doute arrivée quelques instants auparavant, venue comme ça, du fond, là-bas », à moins qu'elle ne demeure là depuis toujours. Cette fois, elle n'a pas eu le temps de faire sa digne entrée sur scène. Son apparition est d'un tout autre registre : au centre du tableau, elle est un voile sombre posé sur un rideau rouge à paillettes qui lui sert de linceul étendu à la verticale. Symboliquement, elle dessine l'espace autour d'elle d'un clignement de paupière, et sourit au refrain lointain, toujours le même, qui se fait timidement entendre : Joséphine Baker et son chant de « baisers éloquents », qui remplace et en dit plus que n'importe quel mot.

La musique sur disque rayé, aux notes ralenties ou accélérées, se dépose par traces, comme les souvenirs dans sa mémoire. Joséphine Baker dit : « de temps en temps » ; la Fille répète : « parfois », puis « parfois encore ». Elle était vedette de music-hall, elle en a gardé certains accents et certaines empreintes, mais rien d'elle n'existe plus en dehors de la scène. Alors elle se cherche une histoire sans histoire, une intrigue qui part en fumée, une fin sans début, fait semblant, parle d'elle à la troisième personne et oublie les pronoms des autres. Car elle est « au centre ». Elle. « Qui d'autre ? »

Remplir le temps sans temps

Le texte de Jean-Luc Lagarce joue avec la densité d'un poème, les phrases des trois personnages initiaux revenant sans cesse à la ligne, comme des vers, comme des notes se détachant de partitions, ou encore comme les gestes d'une danse machinale, « lente et ésinvolte ». Une fille parle d'elle-même, ou d'un personnage qu'elle crée, tandis que deux boys, « derrière elle » mais jamais loin, occupent l'espace qu'il reste. Ces trois-là ne pourraient être qu'illusions, femmes ou hommes, vieillards, déjà morts, enfants. Et c'est depuis leur perte et dans leur absence, cette « absence plus que sûre », qu'ils prennent forme librement.

Sur la scène conçue par Véronique Ros de la Grange, les boys ont fui, sont simples sifflements ou fantômes, et la Fille est un homme aux yeux an amande surlignés, les jambes recroquevillées sur la poitrine et l'expression rendue mutine par Jacques Michel. « Il ne s'agit pas d'un travesti parodique et carnavalesque. C'est une révélation, un dévoilement de féminité », explique-t-elle.

C'est l'incarnation d'un lieu, également, mais au risque d'un vide à remplir et à occuper à nouveau. Cela passe par ces verbes insistants qui s'impriment malgré l'oubli, par ces digressions et ellipses, parenthèses textuelles ou marques d'amnésie, voire inventions, qui nourrissent un temps s'affranchissant du temps. Et par l'ultime geste d'un personnage faisant corps avec le décor, s'habillant et se mettant à nu, qui ne quittera plus jamais scène.

De la plume à la scène

par Eugénie Gransoir



Il écrit, elle s'incarne.

Lagarce devient La fille.

Transfiguration ...

Faire illusion, la féminité, une construction, gardée par une citadelle : son for intérieur.

Pur et magnifique exercice de théâtre que la mise en scène de cette écriture, laquelle transcrit la mise en vie de l'élégance personnifiée qui semble être l'exact sujet de Lagarce : aristocratie de la pensée, "il ne s'agit pas de bien se porter, il s'agit de bien se comporter", élégance des sentiments, dignité dans le chagrin (« j'en pleurerais » si je n'étais pas qui je suis), délicatesse des mots choisis pour désigner le plus trivial des détails essentiels au spectacle qui doit continuer, éternel imaginaire et pourtant si réel *Music-hall* fait de matériaux sonores et plus ou moins trébuchants, accessoires de bric et de broc et de porte du fond indispensable et parfois inexistante, « dans les cas extrêmes » ...

Dans les cas extrêmes, « et c'est arrivé pas plus tard qu'il y a un an, et même hier ... », la mémoire de La fille funambulise, debout sur le fil du temps, en plein vertige !

Les arts du cirque ... Faire son numéro ...

Et la musique évidemment car « c'est tout de même un spectacle musical, alors sans la musique ... »

C'est la lucidité impassible, mais zébrée de son merveilleux complément, l'inquiétude, du discours discontinu de La fille qui impose le respect.

En équilibre précaire sur une corde tendue au-dessus d'un pathétique précipice, elle sourit ... Hypnotique, jusqu'à l'angoisse tout à coup apparue dans la distorsion du son et le refroidissement de la lumière, bleu nuit sans lune ...

Le trou noir, la salle vide, métaphore de la mort, pour qui faire son cinéma ?

Véronique Ros de la Grange et Jacques Michel pratiquent l'hypnose.

Séduire, du latin *seducere*, faire prendre un chemin de traverse, détourner du droit chemin.

Tel un sphinx, le regard filtrant à travers le store de cils démesurés, elle, La fille, « qui d'autre ? » vous immobilise, tour à tour de son sourire, roué à toutes les circonstances, puis de sa conviction artistique, presque péremptoire, extraordinairement juvénile, l'enfance de l'art pardi ! Un apprentissage de la possibilité d'être en vie au cœur de son engouement, être en scène, tenir son rôle, son rang, émettre de la beauté, la grâce sans Dieu ...

Certes, il y a des contretemps, des obstacles et des embûches sans parler de la médiocrité la plus ordinaire qui s'immisce dans les détails, insidieusement, en vain, car la délicatesse du langage reconstruit un monde rêvé, et la pensée chemine au gré de préoccupations toutes plus raffinées les unes que les autres. Question de vocabulaire ... « un mot qui d'ailleurs ne fait pas non plus partie de leur vocabulaire ... »

Accroche-cœur et autres suivez-moi jeune homme, La fille connaît et pratique tout l'arsenal dans une confondante désuétude, quoiqu'elle s'empresse de nous rassurer malicieusement sur le sort de ceux, mari, amants qui l'auraient suivie par passion pour elle et pour son art, et qui ne se seraient pas vraiment entretenus comme elle a pu nous le conter à un autre moment du récit, pour rendre plus palpitante l'histoire, quelle histoire d'ailleurs ? L'ont-ils quittée successivement, l'élan amoureux se tarissant au fur et à mesure de l'absence grandissante de moyens, est-ce un énième remplaçant ?

Peu importe, elle est là, au centre, dans la lumière, et ils l'accompagnent, fantomatiques présences d'un présent éternel que son esprit reconstruit sans relâche, embarquement sublime ...

Délice du transport où sourd le tragique.

Une élévation se produit. Apprendre à vivre et à mourir, le sujet de la philosophie : "Heureusement que nous avons l'art pour supporter la vérité", elle fredonne encore une fois pour que vive le rêve ...

C'est alors que la lumière portée d'un soleil de théâtre l'illumine de sa céleste lueur, nimbant de sa douce chaleur l'astre lunaire satellisé, salve d'amour !



MAI 2015

Moussa Kobzili, comédien et
chroniqueur
pour Theatrorama.com

**Music Hall
de Jean Luc Lagarce**

**Mise en scène
Véronique Ros de la Grange**

**Avec
Jacques Michel**

MOI J'AIME CE MUSIC-HALL

Comment vous n'êtes pas encore allé voir

« Music Hall » de Jean-Luc Lagarce à la Manufacture des Abbesses ? Honte sur vous ! Car vous risquez de manquer l'un des seuls en scène les plus extraordinaires du moment. Je dis bien seul en scène car ici le boys ont fui et c'est l'acteur (oui je dis bien aussi l'acteur) Jacques Michel qui reprend le rôle de La Fille, reine déchue du music-hall... Et il le reprend de la plus belle manière qu'il soit avec un immense talent et du panache à revendre ! C'est tout simplement fabuleux parce qu'il s'empare des mots avec une extrême délicatesse et dompte les silences pour restituer l'absurdité du personnage entre décadence et fierté. Il manie humour noir et autodérision comme un équilibriste du verbe. Jacques Michel nous hypnotise totalement et défend si bien son personnage qu'on ne peut que l'aimer tout autant que La Fille aime son inséparable tabouret ! La mise en scène très juste de Véronique Ros de la Grange entre économie du geste et mise en lumières subtile enrobe l'ensemble précieusement. C'est du grand art ! Alors courez-y avant que la honte de s'abatte définitivement sur vous !!

Jusqu'au 13 juin, du mercredi au samedi à 19h, Manufactures des Abbesses



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

AVRIL 2015

Music Hall de Jean Luc Lagarce

**Monologue dramatique de Jean-Luc Lagarce interprété
par Jacques Michel dans une mise en scène de Véronique Ros de la Grange.**



*Ne me dis pas que tu m'adores
Embrasse-moi de temps en temps...
Un mot d'amour c'est incolore
Mais un baiser c'est éloquent...*

Derrière un rideau rouge à paillettes, assise sur un tabouret,
"La Fille" se raconte.

Dans le texte de **Jean-Luc Lagarce**, elle est entourée de deux
"boys".

Dans la version délicate de **Véronique Ros de la Grange**,
elle est seule sur son fameux tabouret.

Ici, la chanteuse est un homme et cela n'a pas vraiment d'importance sauf que son récit bascule dans un autre monde. Celui des cabarets de transformistes, celui de la rue Sarasate, celui d'Ingrid Caven dans la solitude fasbindérienne.

En choisissant **Jacques Michel** comme interprète, Véronique Ros de la Grange donne au texte de Lagarce une nouvelle dimension. Plus douloureuse, plus autobiographique.

L'écho de la chanson "De temps en temps" mitonnée par Albert Hornez et Paul Misraki pour Joséphine Baker, ponctue un monologue d'une qualité d'écriture magnifique. Jacques Michel, droit dans sa robe et ses jambes gainés dans des bas noirs, n'élève jamais la voix, raconte sans pathos cette vie ratée cachée dans une vie rêvée.

Dans la belle lumière de Danielle Milovic, il a des éclairs de beauté, se crée une histoire qui pourrait être résumée dans une phrase mystérieuse de Modiano. Sa manière de sourire avec une infinie mélancolie touche au cœur. Ses lèvres miment les mots de Joséphine Baker, les font vivre et le spectateur, hypnotisé, les suit, touché au cœur par la profonde blessure qu'elles expriment...

*Ne me fais pas de longs poèmes
Ne parle pas de tes émois
Pour me prouver combien tu m'aimes
De temps en temps embrasse-moi*

Jean-Luc Lagarce, Joséphine Baker, Jacques Michel, grâce à ce trio fabuleux, Véronique Ros de La Grange parvient à hypnotiser le spectateur. Tout en sensibilité, ce "Music-Hall" pénètre profondément le cœur et l'âme et ce joli moment théâtral très réussi est de ceux que l'on oubliera pas.

Philippe Person
www.froggydelight.com



Focus, Théâtre — 29 AVRIL 2015 23 H 20 MIN
Mélancolie, paillettes et « Music-Hall »

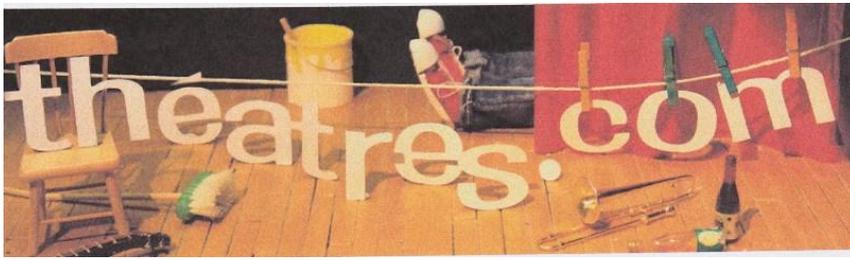
Fondue dans un rideau rouge aux milliers de paillettes, Jacques Michel est une femme superbe. Seul en scène, il incarne une danseuse de revue d'un certain âge, imaginée par Jean-Luc Lagarce. Elle raconte son expérience avec précision, détails et plaisir : sa façon d'entrer en scène, les problèmes techniques rencontrés à de multiples reprises, comment y remédier avec ses « boys », les soucis avec les pompiers, goguenards... Des descriptions imagées qui, malgré les accidents, bercent celui qui les écoute dans ce qui a été, peut-être, une vie de féerie.



Jacques Michel prend le temps de nous montrer cette existence, de ses gestes « lents et désinvoltes », mis en scène par Véronique Ros De La Grange. Le spectateur est lui aussi dans les paillettes. L'envers du décor nous enchante au son des multiples variations de la chanson « De temps en temps » de Joséphine Baker, tantôt métallique, tantôt sobre ou passée dans une chambre d'écho immense, au fil des tableaux.

Ce plaisir, si intense soit-il, nous conduit inévitablement dans les coulisses, un miroir qui se fissure. La critique du monde et l'autocritique de soi auxquelles se livre la vieille danseuse, dessine le portrait d'une ancienne star, ainsi réduite à sillonner les salles de fêtes des banlieues grises comme un vieux microsillon parcourt un disque gondolé : un certain charme se dégage mais plus le temps passe et plus les imperfections sont audibles. D'une langue subtile évoluant au fil du spectacle, Lagarce nous conduit de l'onirisme étoilé à la nuit sans lune. On entend l'anxiété et l'angoisse de l'envers, d'une artiste en désuétude mais aussi de nous-mêmes. Car tout cela, elle l'a dit seule, face à une salle vide, attendant patiemment qu'elle se remplisse. Mais c'est déjà fini.

« Music-Hall » de Jean-Luc Lagarce. Mise en scène de Véronique Ros De La Grange,
Avec Jacques Michel jusqu'au 13 juin à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, 75018 Paris



Théâtre: Jacques Michel joue les divas de Music-Hall à la Manufacture des Abbesses

PUBLIÉ LE 29 AVRIL 2015 | Par [Audrey Jean](#)

L'univers crépusculaire et mélancolique de Jean-Luc Lagarce est bien là, dans les replis de la tenture à paillettes rouges qui recouvre actuellement le plateau de la Manufacture des Abbesses. Jacques Michel y offre une performance d'acteur remarquable en incarnant « La Fille » dans « Music-Hall ». Au gré d'une mise en scène raffinée de Véronique Ros de la Grange, le monologue laisse planer derrière lui tout le parfum amer des gloires déchues.



« La Fille ». Passé glorieux, histoires de scènes à revendre, celle qui enivra tant et tant de spectateurs est là devant nous, juchée de manière crâne sur son tabouret. Un port de tête altier, une présence scénique incontestable et le besoin insatiable de revivre en boucle ses souvenirs. A l'aube de la fin d'une vie de show, d'applaudissements et de paillettes que reste-t-il ? Les souvenirs sont là, pourtant, tout autour. Cachés dans les coins et recoins de cette salle au kitch désuet, ils sont là les

restes du succès. Alors « La Fille » s'en drapait pour mieux ressentir encore ce frisson, une dernière fois, elle livre de ses forces ultimes le combat contre la solitude à venir, la nostalgie qui va à coup sûr la terrasser.

En choisissant de confier l'interprétation de sa reine de la nuit à un homme, Véronique Ros de la Grange reste finalement fidèle à l'esprit de Lagarce et accentue légèrement le vertige de la chute. Elle teinte d'étrangeté la confession de l'actrice soulignant avec le travestissement la beauté et la fragilité de cette créature, une déesse du bal déjà perdue, déjà naufragée. La fêlure n'a pas de genre et Jacques Michel transcende de son phrasé millimétré le discours désabusé de la danseuse. Il maîtrise chacun de ses souffles, chaque geste, chaque esquisse de danse et tient sur ses seules épaules toute la partition. En effet les autres personnages du texte original, les boys qui prennent place aux côtés de l'artiste seront simplement évoqués, déjà flottants dans les limbes de l'oubli. Reste la langue de Lagarce, dotée de cette mélodie particulière, et qui parvient dans un bel équilibre de noirceur et d'humour à retranscrire l'âpreté de ce constat, la gloire est passée. Exit les plumes, les confettis, on range le décor, on tombe les paillettes, il est temps de dire au revoir. En fond nous parvient, lointaine déjà, la voix enivrante de Joséphine Baker, comme une douce berceuse. « La Fille » est prête, le show est terminé.

Audrey Jean

« Music-Hall » de Jean-Luc Lagarce Mise en scène de Véronique Ros de la Grange Avec Jacques Michel
Jusqu'au 13 Juin Du mercredi au Samedi à 19H Manufacture des Abbesses 7 rue Véron 75018 Paris

de jardin à
cour avec
marie ordinis

AVRIL 2015

Music-hall, de Jean-Luc Lagarce

Mise en scène Véronique Ros de la Grange, avec Jacques Michel.

Au centre du plateau un tabouret très haut devant un gigantesque rideau à plis rouges et paillettes avec sur le sol une sorte de tapis du même tissu. Assise dessus une femme habillée d'une robe-manteau stricte, assez courte toutefois pour que ses gambettes qu'elle croise et décroise en deviennent fascinantes d'autant qu'elles se terminent par des chaussures aux talons impressionnants. L'artiste chanteuse se confie à un public qu'elle imagine, mais qui n'existe plus. Elle dit tout et avoue surtout que ses « boys » indispensables ont disparu ; elle fait semblant de croire qu'elle ne sait pas vraiment pourquoi. Elle a une voix chaude et un sourire radieux qu'elle ne cesse de nous offrir, quitte à en faire plus que moins. Mais ça fait partie du métier, de ce métier qu'elle ne peut plus exercer. Les lumières passent du vert au rouge. La voilà qui se lève enfin et descend de son socle. Elle ne fera que quelques pas et y regimpera vite pour rebalancer les jambes, un coup à droite, un autre à gauche ; on est pris de vertige. Ce qu'elle raconte bien sûr c'est sa vie : enfance au cœur de la France, car elle est une vraie provinciale, du centre. On s'attendrait à ce qu'elle en adopte un parler ou un accent, mais des voix off sont celles des chanteuses qui ont été ses idoles ; dont la si gentille et suave Joséphine Baker. Passages réjouissants et petites musiques crachouilleuses. Soudain une séquence très courte où le comédien qui jouait la fille reprend sa voix de mâle. La salle étouffe de rire. L'acteur qui a définitivement renoncé à son siège ramasse le tissu soyeux posé sur le plateau et s'en fait un costume de scène quasiment impérial. Musique encore et la fin arrive, évidemment indésirée par un public ravi.

La Manufacture des Abbesses, du mercredi au samedi à 19 heures.
Réservations : 01 42 33 42 03.

SPECTACLES SELECTION

LA LETTRE DES AMATEURS D'ARTS ET DE SPECTACLES

***Music Hall*, de Jean-Luc Lagarce.**

Mise en scène de Véronique Ros de la Grange.

Avec Jacques Michel.

Manufacture des Abbesses 75018 Du 22 avril au 13 juin 2015.

L'espace ruisselle de paillettes. Au centre, un tabouret haut perché. Une « femme » l'investit de ses jambes fuselées qu'elle développe avec grâce et lenteur. Dardant sur l'obscurité qui la menace la glace souriante de son regard et un sourire mutin dont elle sait le pouvoir, la « Fille » entame une dérive dans les méandres d'un récit où le pointillisme et la précision ressassée des mots l'emportent sur la clarté du propos. Que raconte-t-elle ? Difficile à dire. Dans cet écheveau tissé de souvenirs récurrents, désabusés et doux-amers, et scandé de la même chanson en boucle, on devine le parcours d'une misère croissante, le music hall des banlieues grises, les goguenards incultes, la valse-hésitation des partenaires improbables, l'inexorable solitude. Et la désinvolture cultivée et le panache brandi, parce qu'il faut bien jouer pour faire semblant de vivre.

Derrière cette armure factice, le vide est terrifiant et lucide, le sourire s'accroche aux lèvres envers et contre tous les assauts du désespoir. Et le tabouret est là, môle inexpugnable de cet instinct de survie, phare qui n'éclaire désormais que sa propre déshérence.

Jacques Michel incarne la diva vieillie, avec une élégance bouleversante.

Il-Elle sait ne pas pouvoir échapper à la mélancolie du naufrage et au silence qui guette, jusqu'à l'amuïssement même des pronoms, jusqu'à une syntaxe qui s'épure, jusqu'au vertige, jusqu'à l'asphyxie du dernier geste. Mais flamboyant.

Annick Drogou

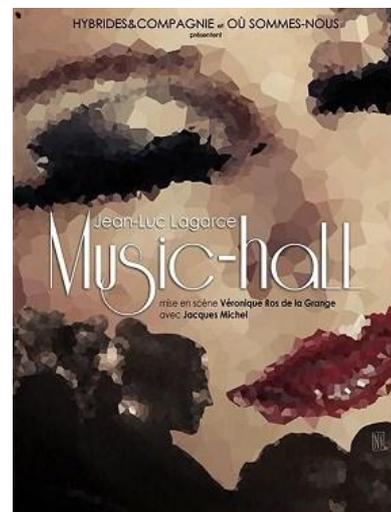
<http://lebilletdelea.blog4ever.com>

MAI 2015 Lydie-Léa Chaize

« Mes Coups de Cœur Culturels... »

Music hall de Jean-Luc Lagarce

« La Fille, elle venait comme ça, du fond, là-bas, elle entrait, elle marchait lentement, du fond de la scène vers le public, et elle s'asseyait... ».



Le merveilleux comédien Jacques Michel, magnifiquement maquillé, nous conte l'histoire de «La Fille», l'histoire d'une vie ...celle de l'artiste avec ses gloires éphémères, ses succès et ses tourments. Qu'importe qu'il soit un homme ou une femme, l'artiste n'est-il pas, à chacun de ses rôles, en constante transformation ? Cette histoire universelle révèle le désarroi d'un être fragile se souvenant de sa gloire d'antan, sur un tabouret qui le suit comme son chien...

Qu'en reste-t-il ? Regrets, Nostalgie, Spleen ?

Les mots choisis de Jean-Luc Lagarce nous plongent dans un univers qu'il nomme « crépusculaire », cependant que le vocabulaire reste flamboyant et, les regrets toujours empreints de dignité.

Une mise en scène de Véronique Ros de la Grange sobre, malgré un décor d'un rouge étincelant, d'une rouge-passion, celle de tous les dangers. Ce spectacle est sous-tendu par la chanson de Joséphine Baker qui est là, de toute éternité, pour évoquer en boucle le temps glorieux d'un passé nostalgique: *« Ne me dis pas que tu m'adores, embrasse-moi de temps en temps ; un mot d'amour c'est important mais un baiser c'est éloquent »..... et la musique s'égrène dans le lointain...comme une sorte de plainte et de supplique : « mais pense à moi de temps en temps...».*

A regret, nous voyons s'éloigner Jacques Michel, en apothéose, enveloppé dans ce linceul intensément lumineux, ce rouge-sang évocateur de la passion d'un artiste émouvant comme celui d'un naufrage inéluctable. Dans une gestuelle superbe, il nous offre un numéro de charme étonnant, sous un éclairage de Danielle Milovic, délicatement tamisé à l'instar de la pudeur des sentiments exprimés.

Un beau moment de théâtre à ne pas rater.

Music hall de Jean Luc Lagarce

Mise en scène Véronique Ros de la Grange

Avec Jacques Michel

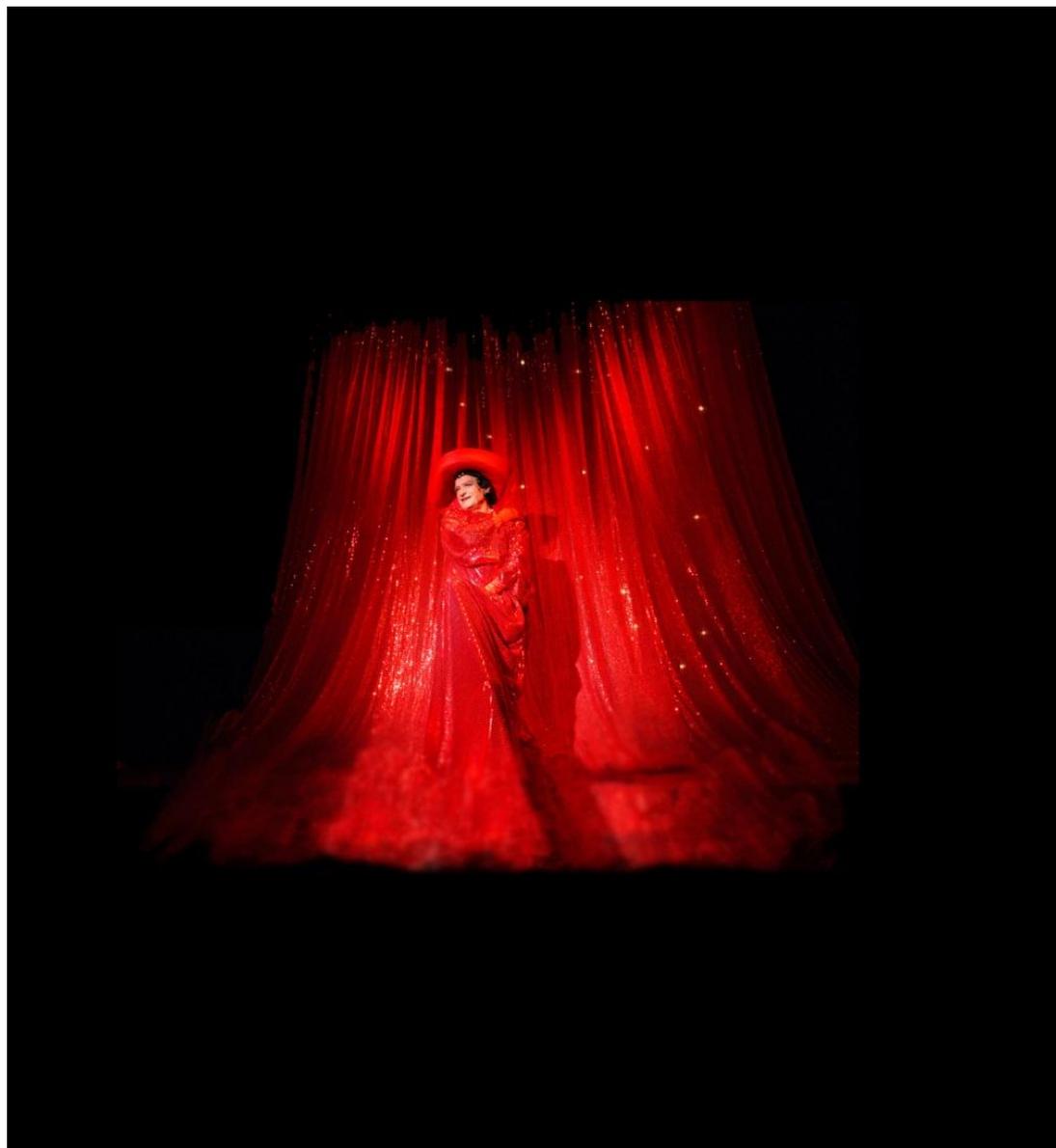
La Manufacture des Abbesses 7 rue Véron 75018 Paris

Réservations : 01 42 33 42 03 / manufacturedesabbesses.com,

Jusqu'au 13 juin 2015

REVUE DE PRESSE DU 13 AU 29 SEPTEMBRE 2013

LE POCHE-GENEVE





Le sortilège du crépuscule / «Music-hall» au Poche à Genève

Une vie d'auteur ne fait pas un style, mais parfois quand même. Jean-Luc Lagarce a 20 ans en 1977, il ne pense qu'à une chose: écrire, et puis faire du théâtre.

Avec quelques amis, il crée une troupe, La Roulotte, du côté de Besançon. La route est désormais tracée, avec la mort bientôt aux trousses, le sida qui l'emporte en 1995: il a 38 ans. Auparavant, il a écrit des pièces sombres pleines de belles phrases qui font monter les larmes aux yeux.

Music-hall, à l'affiche du Poche à Genève, est **l'un de ces textes imbibés de présence: tout Lagarce y est**. Une chanteuse raconte le désert des salles de province, ces poignées de spectateurs qui s'y retrouvent comme des moineaux après la tempête: déplumés et vaguement absents.

L'acteur Jacques Michel, la soixantaine, incarne une Joséphine Baker du pauvre, sous la direction de Véronique Ros de la Grange qui signe la mise en scène. **Le spectacle a du charme et parfois même du chien: un mélange de mélancolie et de rouerie.**

Sur un tabouret perchée, une lionne dévisage la salle. C'est Jacques Michel, mollets fins, talons hauts, paupières papillons, chevelure à la Jeanne d'Arc. Derrière lui, un rideau se gargarise de ses guimauves, pathétique attribut d'une soirée à courants d'air. C'est que «La Fille» de **Music-hall** est la rescapée d'un générique perdu.

Elle fond sur son siège pour nous faire fondre, mime les gestes d'une ancienne sorcellerie, bras ouverts comme pour embrasser une foule en rut; elle s'inquiète de ces milles choses qui font le théâtre, les avantages du tabouret sur la chaise, les travées vides qui forment une mer sombre, l'odeur de la marée qui est peut-être celle de la mort.

Jacques Michel joue tout cela avec une emphase de douairière exilée, celle qui convient à la partition. **Il est feu d'artifice**, caressé par la voix de Joséphine Baker qui distille cette prière: *«Ne me dis pas que tu m'adores, mais pense à moi de temps en temps...»*

Music-hall est une lettre à ceux qui s'en vont, les gloires anciennes de l'Alcazar, les amis que Lagarce voit mourir autour de lui, les camarades de La Roulotte qui jouent encore. «Trichons jusqu'au bout de la tricherie», dit Jacques Michel drapé dans un rideau comme dans une cape d'invincibilité.

En 1993, Jean-Luc Lagarce très affaibli montait Le Malade imaginaire. Dans le texte du programme, il écrit: «Disparaître. Rester seul, avec juste, s'éloignant, de plus en plus lointaine, la voix de la sagesse qui tenterait de vous maintenir en vie, de vous parler en conscience.»

Dans ce Music-hall, il y a quelque chose de cet ordre-là: une sagesse pas tout à fait dupe.

Les Mots ou la Vie

Jouer Jean-Luc Lagarce, le rêve de tout bon comédien de langue française. Dire cet auteur fauché par le sida en 1995, dont les 25 pièces n'ont été célébrées – et comment! – qu'après sa disparition à l'âge de 38 ans. Dire ce texte qui se cherche, se corrige, se rétracte, hésite et trébuche, puis s'impose pour affirmer définitivement la fragilité de l'être, la nébuleuse de l'identité.

La vie du personnage, voilà qui préoccupe Véronique Ros de la Grange et Jacques Michel dans Music-hall.

Sous la houlette de la première, le second **se glisse agilement dans la peau d'une artiste à la fois marginale et vieillissante** qui ne cesse de ressasser ses souvenirs du spectacle qu'elle a traîné de faubourg en banlieue, et que ses descriptions resuscitent sous nos yeux. Son avancée **«lente et désinvolte»** du fond de la scène vers le public, le tabouret au sommet duquel elle croise ses jambes, les boys ses amants, cette chanson de Joséphine Baker qu'elle susurre encore avec **gourmandise...**

Quelque part entre une Bette Davis et une Vivien Leigh du cinéma, le **comédien travesti confère noblesse et flamboiement à sa grande dame déchuë. Plus encore que le mot de Lagarce, c'est sa fêlure qui est pleinement restituée; plus que son style, les êtres lézardés dont il s'est fait le porte-parole.**



ThéâtreKritik Alexandre Caldara

SEPTEMBRE 2013

Quand l'hypnose hors-texte sert la langue de Lagarce

Deux mots: «taciturne»; «goguenard», tel des personnages ils frappent. La langue du dramaturge français Jean-Luc Lagarce (1957-1995) digresse, invente de la fiction angoissante, puis se rétracte sur des mots. Le Poche de Genève propose en ce moment deux de ses textes Derniers remords avant l'oubli et **Music-Hall**. «Taciturne»résonne incessamment dans le premier; «**goguenard**» mord en ritournelle dans le second (...)

Dans **Music-Hall**, la metteuse en scène Véronique Ros de la Grange opte pour une focale, un resserrement sur un personnage, alors que la pièce en comprend trois. Le personnage de Lagarce, «la fille» devient un travesti. Son style va vers la frontalité, un parti-pris cinématographique. Un seul plan et **un travail pratiquement sur deux couleurs: le noir et le rouge** (...) Quand le texte se mue en silence, **Jacques Michel danse lentement**, avec des mouvements d'une grâce calligraphique, sans retenue et doucement caricaturaux. Le travail de Véronique Ros de La Grange, chorégraphe de formation devient alors **extraordinaire. On a l'impression que ces moments-là touchent au plus fort, au plus désespéré de l'œuvre de Jean-Luc Lagarce.**

Jacques Michel raconte ce récit de fille, de danseuse, comme s'il l'avait vécu avec ses tripes des milliers de nuits. Il donne le texte **avec naturel et puissance**, regarde le public, minaudé, s'immerge. Ses sourires diaboliques rappellent le Joker incarné par Jack Nicholson dans Batman (...), il va dans le rythme, la prosodie. Et là **le travail fascine dans la diction polyphonique recentré sur un corps.**(...)

Lagarce au Poche pour replonger dans les paradoxes de son écriture qui magnifie un tabouret pour s'immerger dans du théâtre qui se cherche.

théâtre

le poche genève

Jacques Michel fait son one woman show

A l'occasion de la pièce *Music-Hall* de Jean-Luc Lagarce, le comédien Jacques Michel retrouve la metteuse en scène Véronique Ros de la Grange. Pour camper ce rôle fort et mélancolique, il se transformera, chaque soir, en femme. Ce spectacle sera joué au Poche à la suite d'une autre œuvre de l'auteur, *Derniers remords avant l'oubli*, mise en scène par Michel Kracencelenbogen. Rencontre.

58

Parlez-nous de *Music-Hall*...

Cette pièce ne raconte pas une histoire commune, c'est plutôt une non-histoire. Malgré tout, il y a une situation de départ qui voit un trio composé d'une femme et de deux hommes en train d'exécuter un numéro de cabaret. Quand la fille raconte, elle narre au passé en employant des expressions telles que « en ce temps-là ». On ne sait donc pas si on est encore dans ce monde ou au-delà. On assiste à la fin d'une vie artistique. Le texte est métaphorique et raconte la déchéan-

ceur, raconté par un idiot, *Et qui ne signifie rien* ». Dans cette version mise en scène par Véronique Ros de la Grange, il y a quelques changements par rapport au texte d'origine. Par exemple, les spectateurs ne sont pas venus à la représentation. De même, elle a choisi de ne pas faire figurer les deux accompagnateurs. La femme est ainsi seule sur scène et entrecoupe son récit par des moments musicaux autour de Joséphine Baker et de son titre *De temps en temps*. On est donc en droit de se demander si elle a fantasmé tout ce qu'elle raconte.

Vous avez à maintes reprises collaboré avec Véronique Ros de la Grange, qu'est-ce que vous aimez chez cette metteuse en scène ?

J'aime son regard et sa précision sur les corps en scène. Elle vient de la danse et a un regard précis et original. J'aime sa vivacité sur les textes et ses propositions d'adaptation. Par exemple, pour *Music-Hall*, elle a décidé de me faire jouer le rôle de la femme. Enfin, ce qui me plaît est le fait de pouvoir développer un parcours avec une metteuse en scène, tout en étant bien présent dans les institutions.

Nous avons rencontré Arnaud Buchs, le maquilleur de ce spectacle, pouvez-vous nous parler de la transformation qu'il va vous concocter ?

L'idée première n'est pas de faire du personnage une sorte de *drag queen* ou de travesti. Il faut aller chercher le féminin qui est en moi. C'est la première fois que je fais ce type de travail. C'est à la fois affolant et excitant.

L'auteur de la pièce est un personnage très particulier...

Jean-Luc Lagarce a créé la maison d'édition Les Solitaires Intempestifs. Ces dernières années, il a obtenu une reconnaissance *post-mortem*. De son vivant, il était plutôt reconnu pour son tra-

vail de metteur en scène. Il a ensuite été beaucoup édité dans de nombreuses langues. Il a écrit cette pièce à un moment difficile de sa vie, lorsqu'il se savait condamné par le sida. Il était donc dans l'urgence absolue. On ressent bien cela dans la pièce. De même, en lisant le journal de Jean-Luc Lagarce, on découvre que *Music-Hall* contient de forts éléments autobiographiques.

Quel message transmet le spectacle ?

Le spectacle est un miroir du monde. Il a un aspect universel par le fait qu'on est tous appelé à disparaître un jour et que l'on est tous en quête de reconnaissance. Dans de nombreux secteurs d'activité, après 50-55 ans, cela devient en effet plus difficile d'exister.

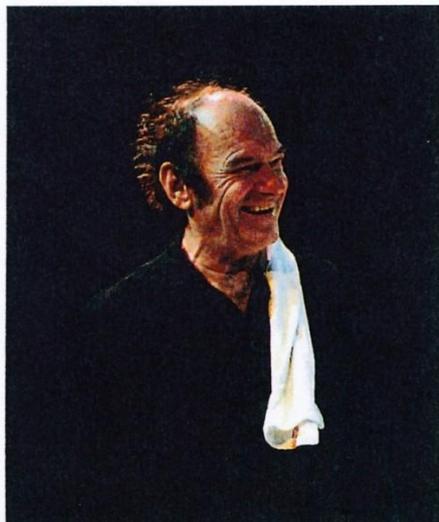
Le thème central de la pièce est la déchéance d'une star, cela vous interpelle-t-il ? Ce sujet me parle énormément. A 67 ans, je ne suis pas au début de ma carrière. Cela me touche beaucoup cette idée d'avoir existé, puis de disparaître. Surtout en ce moment, après les disparitions de personnes telles que Roland Sassi, André Steiger et René Gonzalez. Je vois comment on est en lumière un moment puis tout s'arrête, comme une vague balayant un château de sable. Les jeunes ne connaissent par exemple plus des immenses comédiens comme François Simon. C'est un métier dans l'éphémère, qui fait que nous disparaissions. Cela me touche à ce titre, toute cette nostalgie et cette mélancolie.

Justement, êtes-vous nostalgique du théâtre d'avant ?

Je considère que le théâtre a beaucoup progressé pendant ma génération. Le théâtre professionnel n'a pas 50 ans en Suisse romande. On arrive maintenant à produire de grandes choses. Les jeunes comédiens ont à présent l'opportunité de se former dans des écoles professionnelles. Il y a plus de salles, de structures et d'argent. J'ai pu observer cela à travers notamment les syndicats et Action-Intermittents. Le seul bémol est que l'on va plus vite. Par contre, je suis beaucoup plus sceptique en ce qui concerne l'évolution de la télévision. On ne fait plus de film, mais plutôt des séries. Le temps de travail est, de ce fait, plus court. Toutefois, pour moi, le plus grand élément de vitalité reste de pouvoir travailler avec des jeunes et de ne pas m'enfermer dans ma génération.

Propos recueillis par Julie Bauer

Du 13 au 29 septembre 2013 : *Music Hall* de Jean-Luc Lagarce, m.e.s. Véronique Ros de la Grange, Théâtre Le Poche, réservations : 022 310 37 59, www.lepoche.ch.



Jacques Michel

ce d'une artiste et peut-être aussi celle de tous. Il s'agit, en quelques sortes, d'une métaphore de la vie. C'est une histoire mélancolique que j'aime résumer avec les mots tirés de *Macbeth* : « *La vie n'est qu'une ombre qui passe, un pauvre acteur, Qui s'agite et parade une heure durant, Puis se tait. C'est un récit, Plein de bruit et de*

Lagarce en écume des jours au Poche - Genève

Jean-Luc Lagarce, auteur à la drôlerie féroce, qui nous conte les jours les moins glorieux de nos contemporains, écrivain profondément sombre qui fait pourtant surgir une force vitale tout à fait communicative.

Cette réalisation de Music-Hall rend très sensible à quel point Lagarce est héritier de Beckett et de Pinget, dans la **noirceur** et l'**humour**, paillettes en sus. L'histoire se construit sur mille riens et la difficulté de dire quoi que ce soit. **Tout le pimpant et le clinquant de la déliquescence s'imposent avec une grâce infinie**, à la poursuite d'un rêve de gloire toujours démenti. Univers kitch, qui joue à la fois sur toujours plus de vérité dans l'aveu des difficultés du métier et sur les glissements mythomanes vers l'aspiration au triomphe.

La mise en scène de Véronique Ros de la Grange resserre les trois rôles sur le même comédien, seule en scène. Jacques Michel n'est pas, a priori, le premier auquel on aurait pensé pour jouer un travesti, mais c'est justement dans cet écart angoissant et comme douloureux au modèle féminin que surgit l'**émotion souvent poignante** qu'accompagne le rêve du chant aérien amoureux, «léger et désinvolte» de Joséphine Baker intitulé «De temps en temps». La transgression de genre autant que l'isolement font sens.

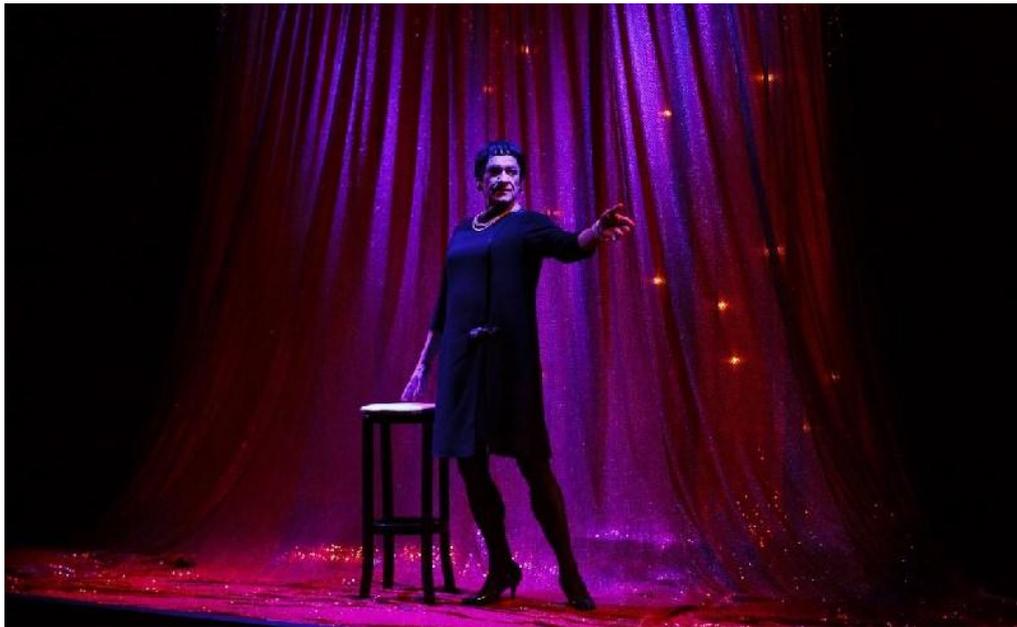
Rien de cette **qualité sensible**, de cette **précision dans la conduite du jeu et dans l'élégance ondoyante** n'aurait été imaginable sans une collaboration suivie de longue date entre la metteuse en scène, le comédien et l'équipe de réalisation, qui **réussissent là un spectacle de haute volée**.

Et bien sûr, le spectacle choisit la pire situation d'entrée en jeu décrite par le texte pour convoquer le spectateur au fond d'un trou. Le dispositif réduit à quelques mètres carrés à peine l'espace de jeu. Ce rétrécissement de l'espace peut évoquer aussi, à la Boris Vian, divers écrasements à venir.



Contact - diffusion : *Stéphanie Gamarra - www.stephycom.com
06 11 09 90 50 - contact@stephycom.com*

Attachés de presse - *Pascal Zelcer- Isabelle Muraour-*



HYBRIDES & COMPAGNIE

MDA 11, 8 rue du Général Renault, 75011, Paris
00 33 9 76 65 78 / compagniehybrides@gmail.com

COMPAGNIE **OÙ SOMMES-NOUS**

rue du Léman 5, 1201, Genève
+ 41 76 395 343 35 / jac8@perso.ch